

Car, tiens ! si tu veux le savoir, au risque que de moi, pauvre porteur de falourdes, tu ne veuilles faire que ta risée, je t'aime, Mireille, je t'aime de tant d'amour que je te dévorerais !

*T'ame, o chatouno encantarello,
Que se disis : Vole uno estello ;
J'a ni travès de mar, ni bos, ni gaudre-foui
J'a ni bourrèu, ni fio, ni ferre
Que m'aplantèsse ! Au bout di serre,
Toucant lou ceu, l'anarièu querre,
E dimenche l'auriés pendoulado a toun coui (1).*

Mais, ô la belle des belles ! plus je te contemple, plus, hélas ! je m'éblouis !.... Ecoute, je vis un figuier, une fois, dans mon chemin, cramponné à la roche nue, contre la grotte de Vaucluse, si maigre, qu'aux lézards gris donnerait plus d'ombre une touffe de jasmin. Vers ses racines, une fois par an, vient clapoter l'onde voisine ; et l'arbuste aride, à l'abondante fontaine qui monte à lui, pour se désaltérer autant qu'il veut, se met à boire... Cela toute l'année lui suffit pour vivre. Comme la pierre à la bague, à moi cela s'applique.

Car je suis, Mireille, le figuier, et toi la fontaine et la fraîcheur. Et plutôt au Ciel, moi pauvre ! plutôt au Ciel, une fois l'an, que je pussés, à genoux, comme à présent, me soleiller aux rayons de ton visage, et surtout que je puisse encore t'effleurer les doigts d'un baiser tremblant !...

*Subran coume eïço dins la leïo
S'entendeguè'no vouès de vieïo:
Lì magnans, à miejour, manjaran rén, alor ?*

(1) Je t'aime, ô fille enchanteresse, que si tu disais : Je veux une étoile, il n'est traversée de mer, ni bois, ni torrent ; il n'est ni bourreau, ni feu, ni fer qui m'arrêtât ! au bout des pics, touchant le ciel, j'irais la prendre, et, dimanche, tu l'aurais pendue à ton cou.